Il n'y a pas de rapport sexuel.

Les organisateurs de cette rencontre ont fait une erreur[1]. Je ne peux que les en remercier. Cette erreur vaut interprétation et me facilite l'ouverture. Ils ont intitulé mon intervention: « il n'y a pas de sexualité ». Est-ce un vœux pieux de la part de son auteur? En effet si nous n'étions pas affligés de ce qui, dans le mot de sexualité lui-même, fait signe, à savoir qu'il partage la même source que section, sécateur, sécante etc, autrement dit l'idée de coupure, nous serions comme cet ange merveilleux que l'on peut voir à la cathédrale de Reims: béats. Mais il faut bien le dire aussi, un peu idiots. Or chacun sait que qui veut faire l'ange, fait la bête.



On peut comprendre que l'on cherche à échapper à ce que les psychanalystes désignent comme « castration ». C'est humain. C'est impossible, mais c'est pourtant ce qui organise pas mal de nos stratégies dans nos rapports humains. Ça va du « c'est pas moi, c'est l'autre » à « de toute façon à quoi bon se fatiguer, tout ce qui nous arrive est écrit d'avance. » Or qu'on le veuille ou non, on n'y échappe pas à cette coupure.

[1] Rencontre organisée par l'IRTS de Montpellier dans le cadre de Kairos. Séance n°7, du Séminaire de recherches en travail social :"Corps, sexualité, éducation et travail social", 16 mai 2013.

C'est ainsi que l'on peut entendre le mythe de la naissance d'Aphrodite.[2] Au début il y a Chaos, mot que l'on traduit malheureusement par chaos, ce qui n'a rien a voir. Chaos, existe avant tout langage, c'est un innommable, une béance. Chaos engendre Gaïa qui deviendra la terre, puis Ouranos. Ouranos est un agité sexuel qui passe son temps à copuler avec Gaïa, dans un corps à corps tel qu'il n'existe aucun espace pour que viennent au monde les fruits de cet accouplement. Un jour Gaïa dit à un de ces rejetons, Chronos, qui est là en train de pourrir dans son ventre: quand Ouranos me pénètrera prends cette serpe et coupe lui les couilles. Ce qui fut fait. Ouranos se détacha du corps de Gaïa dans un cri déchirant et alla se loger là où on peut encore le voir aujourd'hui. Il forme la voute céleste. Des gouttes de sang tombèrent sur la terre et donnèrent naissance aux Titans. Le membre tranché d'Ouranos roula dans Pontos, le premier océan. Il se forma une écume, et de cette écume jaillit Aphrodite, d'où son nom « née de l'écume » (aphros, écume). Mais si l'on lit ce mythe à l'envers, Aphrodite, déesse de l'amour, de l'harmonie, de la beauté, se présente comme le paravent de la castration.[3] D'où le terme: « aphrodisiaque ». Le produit issu d'Aphrodite, la drogue entre autres, ce pourquoi on le désigne comme aphrodisiaque est bien, lorsqu'on lit ce mythe à rebours, ce qui masque la castration.
Qu'il n'y ait pas de sexualité serait en effet un aphrodisiaque. C'est d'ailleurs ce que recherchent les toxicomanes, ce que Freud désigne comme « jouissance immédiate ». Alors que le sexuel introduit une médiation, une séparation, un entre-deux qui fait coupure. Et ceci du fait d'être appareillé au *spracheapparat* (appareil à parler).
On retrouverait ici cet idéal de complétude qu'Aristophane met en scène dans le Banquet de Platon. Là aussi on assiste à la fabrication d'un mythe.

Discours d'Aristophane [189a-193e]. Je suis pas à pas le déroulement du texte.
1 - [189ad]. *Introduction.* - Son hoquet ayant cessé, Aristophane affirme que les hommes ne se rendent pas compte du pouvoir d'Amour. Sans quoi ils lui offriraient un culte à la mesure de son amour pour eux, amour supérieur à celui des autres dieux.
2 - [189d-190c]. *Les ancêtres des hommes.* - C'étaient des êtres composés,

[2] Jean-Pierre Vernant, *L'univers, les dieux, les hommes*, Seuil, 1999.
[3] Voir le philosophe Charles Pepin, *Quand la beauté nous sauve*, Robert Laffont, 2013

par rapport aux hommes actuels, soit de deux hommes, soit de deux femmes, soit d'un homme et d'une femme (des androgynes). Ils avaient une forme sphérique et le double de membres. Ils avançaient droit ou en rond... Les doubles mâles participaient du soleil, les doubles femelles de la terre, les androgynes de la lune. Leur force était extraordinaire. Leur orgueil les poussa à affronter les dieux.

3 - [190c-191a]. Zeus hésita à les anéantir comme il l'avait fait pour les Géants : il y aurait perdu les avantages des honneurs et des offrandes. Pour les affaiblir et les multiplier, il les coupa en deux avec l'aide d'Apollon, puis il les recousit au niveau de ce qui est devenu le nombril.

4 - [191ad]. Dès lors chaque moitié d'homme ancien rechercha sa moitié. Mais les hommes périssaient jusqu'à ce que Zeus s'avisa de mettre au-devant de leur corps les parties génitales. Ainsi les hommes purent se reproduire.

5 - [191d-193d]. Chaque ancienne moitié recherche désormais sa moitié complémentaire. D'où les trois formes d'amour possibles : hommes-femmes, hommes-hommes, femmes-femmes. Le désir de chaque homme est de se fondre avec celui ou celle qu'il aime. L'amour cherche à réparer la faute primitive. Parce qu'il cherche à rétablir l'unité, il est la plus parfaite expression de la piété.

Bref que l'on cherche à se débarrasser de la sexualité en affirmant qu'elle n'existe pas, ou bien à en réduire si j'ose dire, le tranchant, en l'abolissant dans un mythe de complétude, ça revient au même.

Voici le titre que je restitue de mon intervention: « il n'y a pas de rapport sexuel ». Évidemment c'est d'un autre tonneau. Non seulement cette affirmation que l'on doit à Jacques Lacan, institue la sexualité humaine mais de plus précise que dans le sexuel, la rencontre entre deux corps, deux sujets, ça ne fait pas rapport.[4]
Ce que nous enseigne Lacan depuis Freud c'est que la relation sexuelle, contrairement à ce qui se passe dans le règne animal, passe, pour chacun des partenaires, non seulement par la rencontre d'un autre dans la relation

[4] Jacques Lacan, « L'Etourdit », *Autres Ecrits*, Seuil, 2001; Alain Badiou et Barbara Cassin, *Il n'y a pas de rapport sexuel*, Fayard, 2010.

relation, mais aussi, et surtout, par le rapport que chacun des deux partenaires entretient avec la fonction du phallus, donc la castration. Le phallus fait empêchement au rapport entre deux sujets. Qu'il n'y ait pas de rapport sexuel, Lacan le soutient de l'argument scientifique suivant: un rapport ça ne tient que de l'écrit. Il s'agit en mathématiques d'une application que l'on peut définir entre des lettres x R y. Comment pourrait-on écrire logiquement un rapport entre un homme et une femme, même à les réduire à être mâle et femelle? Autrement dit de façon triviale, on a beau s'emmancher les uns dans les autres, ça ne fait pas complétude, ça ne fait pas rapport.

«*Il n'y a pas de rapport sexuel.*» reprend Lacan, dans « *L'Etourdit »*, publié en 1973. Évidemment il n'a pas manqué de mauvais esprit à l'époque où Lacan à prononcé cette provocation, - je crois que c'était à Milan en 72 - , pour se récrier: le pauvre vieux, il ne baise plus! La question n'est pas là. Il y a bien des actes sexuels, mais ça ne fait pas rapport, ça coupe, ça tranche, ça sépare. Voilà bien le paradoxe de la sexualité: ce qui nous réunit est aussi ce qui nous sépare.
Prenons pour le comprendre un rapport en mathématiques. Et appliquons ce non-rapport, qui structure la vie de couple, à partir de son sens mathématique.
Ex: a/b= 1; d'où l'on déduit que a=b.
Si l'on transpose au rapport homme/femme, ou tout autre rapport de couple, ça ne fait pas du 1. Même si Aristophane dans *Le Banquet* y va de son petit mythe sur un idéal de complétude, en estimant que l'on s'accouple pour retrouver la sphère d'origine, ce n'est jamais qu'un fantasme qui recouvre l'impossible de l'écriture du rapport sexuel.

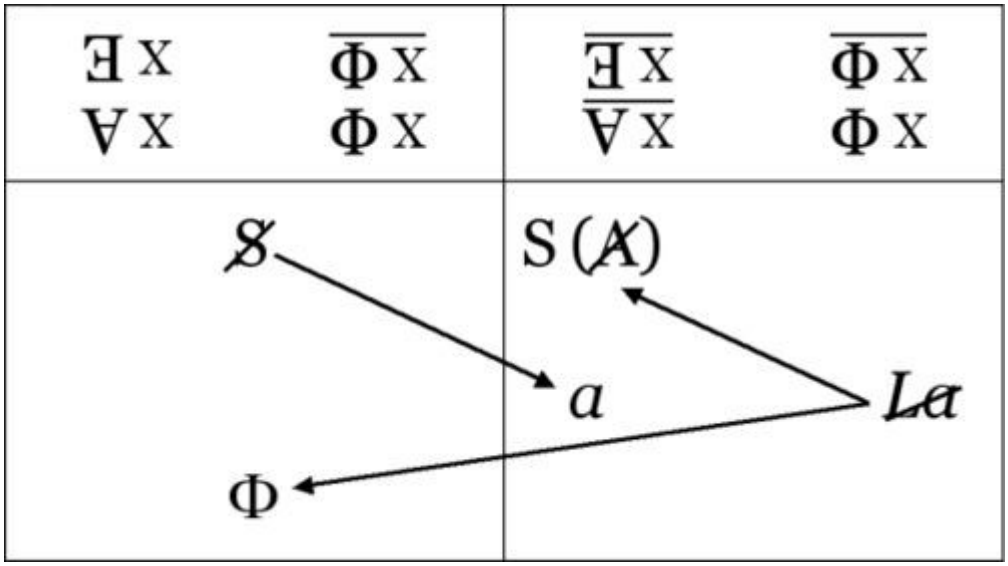
Qu'en est-il lorsqu'on passe du non-rapport homme/femme au non-rapport père/mère?
Une femme dit à un homme qu'elle est enceinte. Restons dans un schéma classique, même si le mariage est décrété pour tous. Cette parole témoigne d'un manque, d'une perte de jouissance, d'un renoncement à la toute-puissance. De plus cette parole fait appel à une autre dimension que la reproduction biologique. C'est cette parole qui fait d'une femme une mère. C'est un effet-mère...
Mais l'homme qui reçoit cette parole qui le désigne comme père, ne peut

occuper cette fonction qu'au prix d'une croyance aveugle dans la parole de cette femme. C'est la foi du charbonnier. Donc c'est aussi au prix d'un manque, d'une perte de jouissance, d'un renoncement à tout savoir que cette parole d'une femme le fait père.
C'est cette perte assumée et dissymétrique qui pour l'une porte sur la puissance et l'autre sur le savoir, qu'un espace s'ouvre en creux où viendra se loger un petit d'homme. La vérité est celle qui sort de la bouche de chacun. Père et mère sont donc des effets de la parole. Cette dissymétrie dans les position de père et de mère signe une fois encore un non-rapport.
Le droit romain y insistait à sa façon en énonçant: *mater certissima, pater semper incertus est*. La mère on en est absolument sûr, le père, lui, est toujours frappé d'incertitude. Or sur ce point nous sommes devant une difficulté liée, du fait du discours de la science, à une volonté de vérification absolue, notamment sur le plan de la génétique. Mais vérité de la parole n'est pas vérification de la science. Le droit de la filiation a été modifié en France dans les années 90. Il permet aujourd'hui de demander une recherche en paternité à partir d'une expertise génétique. Plus besoin de se parler, l'expert (l'ex-père!) généticien dira le vrai du vrai de la paternité. C'est ce qui est arrivé il y a quelques années à une jeune fille, Aurore Brossard, dont la mère prétendait que le père était Yves Montand. L'expertise à montré que l'ADN présent dans le cadavre de Montand était différent de celui présent dans le corps vivant d'Aurore Brossard. Mais quand bien même il aurait été le même, qu'est ce qu'on aurait trouvé, si ce n'est la trace du géniteur? Car un père est issu de l'échange de paroles entre un homme et une femme. Ces paroles offrent un substrat, « l'humus humain », dit Lacan, qui modifie profondément les rejetons qui naissent de cette union qui ne fait pas rapport. Sur ce plan nous sommes tous des OGM, des organismes génétiquement modifiés par ce que Freud nommait le *spacheapparat*, l'appareil-à-parler. Le Nom-du-Père, comme capacité de représenter l'absence, en étant la matrice, que chaque sujet met en acte. [5]

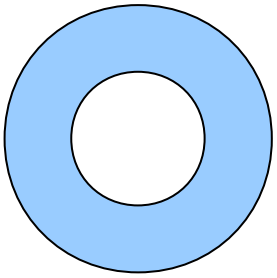
Alors que se passe-t-il entre deux humains, alors que justement ce qu'ils cherchent, c'est à établir ce rapport? Qu'est-ce qui ne colle pas, si j'ose dire? Les formules de la sexuation que Lacan déplie dans son XXe séminaire intitulé *Encore*[6], nous en donne un aperçu. Notons que cet

[5] Jean-Pierre Lebrun, *La condition humaine n'est pas sans conditions*, Denoël, 2010
[6] Jacques Lacan, *Séminaire Livre XX, Encore*, Seuil, 1975.

« encore » donne le ton d'emblée. On a beau réclamer, à corps et à cri: « encore, encore, encore... » que ce n'est jamais ça, la jouissance. La jouissance est interdite à tout être humain du fait qu'il parle. L'exercice de la sexualité humaine est bien frappé d'un impossible indépassable. Pourquoi en est-il ainsi?



Je vais commenter pas à pas ce schéma.
Cadre du haut gauche, disons le masculin (ce qui ne recouvre pas l'anatomie) :
Il existe au moins un x qui échappe à la fonction phi de x. Autrement dit la fonction phallique. Moyennant quoi: tous les éléments de cet ensemble sont déterminés par cette fonction. C'est l'exception qui confirme la règle.
En voici la matrice logique. On la doit au philosophe logicien Bertrand Russel. Un ensemble n'est consistant que s'il est en même temps incomplet.

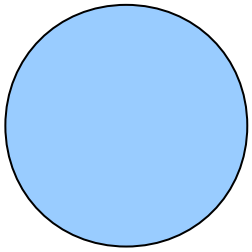


-1

Ce -1 c'est la fonction phallique - phi au sens où le phallus, pénis en érection, est prélevé en tant que symbole sur le corps masculin. Ce symbole organise l'ordre signifiant au sens où il permet d'introduire une distinction, une différence et de pointer un manque, une négativité, de structure. Même si imaginairement on règle naïvement l'affaire en discriminant ceux qui l'ont et celles qui ne l'ont pas. C'est naïf et c'est ce qui fonde les dominations de sexe. Il faut entendre le phallus comme principe de la différence: des sexes, des générations, des places... Autrement dit dit le principe même de l'ordre symbolique mis en œuvre par le langage. Pourquoi alors lui attribuer le signe de la négativité? C'est lié à la spécificité du langage humain de représenter l'absence. Les mots nous séparent des choses, mais aussi de nous même, de nos éprouvés, de nos ressentis, de nos impressions. Et des autres. « *Le symbole,* précise Lacan, et j'insiste sur cette citation, *se manifeste d'abord comme le meurtre de la Chose et cette mort constitue pour le sujet l'éternisation de son désir. » (Ecrits,* p. 319*)*[7]. Autrement dit la fonction phallique introduit le désir à partir de la castration. En effet la sexualité humaine fonctionne au désir, pas à l'instinct, comme chez les animaux. Le phallus constitue le signifiant du sexuel pour les deux sexes. Ce qui, nous le verrons, pose une énigme quant à ceux ou celles qui se rangent sous la catégorie: femme. Ce pourquoi on les dit femmes. Entendons l'équivoque.
Ce premier énoncé: il existe au moins un x qui échappe à la fonction phallique, à condition que tous les autres y soient soumis, est illustré par Freud dans le mythe d'origine de l'humanité de *Totem et Tabou.*[8]

Venons en à la deuxième colonne du haut, que l'on peut désigner comme féminine, en précisant encore une fois, que la catégorie ne se réduit pas à l'anatomie : il n'existe pas de x qui échappe à la fonction phallique. Mais pas tout de chaque x y est soumis. Si l'on suite la logique de Russel nous avons là à faire à un ensemble complet, mais inconsistant. Par contre chaque x, un par un, est soumis à la castration. S'il existe des regroupements masculins (voyez comment le foot agglutine), il n'y en a pas au titre du féminin. On pourrait à partir de là penser une logique de l'organisation sociale à partir de groupes avec leader (masculin) et de groupes sans leader (féminin)

7 Jacques Lacan, *Ecrits*, Seuil, 1966.
8 Sigmund Freud, *Totem et tabou*, Œuvres complètes, T. XI, PUF, 1998.



Le bas du tableau, coté masculin:

- Le $ barré par l'opération signifiante, qui le divise en un signifiant qui le représente, et une énigme vivante. Le sujet n'apparait jamais que dans ces effets des représentation. Visiblement le langage chez les « trumains », n'est pas fait pour communiquer. Ça se saurait si l'on pouvait communiquer. « Commun-nique ta mère », qui fait retour chez les jeunes, témoigne de cet impossible lié à la parole. « ça ne le fait pas ». On a beau s'escrimer, il y a quelque chose qui ne passe pas. Parler le plus souvent, ça reste en travers de la gorge. Le langage humain à la différence du langage animal ne permet pas la communication. C'est avant tout un espace de représentation. De représentation de qui, de quoi? Un théâtre vivant mais pour quelle mise en scène?

Partons du Ba-ba. Lorsque je parle j'emprunte à la langue commune, à notre trésor commun, les signifiants par lesquels j'essaie de faire savoir ce que je pense, ce qui m'émeut, ce qui me touche, ce que je ressens, ce que j'ai au fond des tripes ou ailleurs. L'expérience quotidienne de la parole nous montre que ça ne marche pas. Il n'y a pas de passage direct entre les ressentis, les éprouvés et les signifiants. Pourquoi? Qu'est-ce que parler veut dire?

Parler c'est en passer par des signifiants qui représentent l'absence. Se présenter, comme on dit, c'est avant tout en passer par des représentants langagiers. Prenons le terme de représentant au sens premier, un peu comme le Président de la République Française a des représentants, des ambassadeurs, dans tous les pays du monde. « *L'absence*, écrit le poète René Daumal dans *Le mont Analogue*, *est un trou entouré de présence*.»[9] La représentation, les mots que nous échangeons, font signe d'un sujet,

[9] René Daumal, *Le Mont Analogue. Roman d'aventures alpines, non euclidiennes et symboliquement authentiques*, Gallimard, 1981.

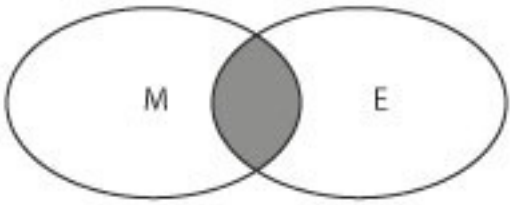
mais qui reste dans l'ombre, énigme irréductible. Parler c'est éprouver d'une façon très vive que ça ne marche pas, c'est faire l'épreuve de l'absence et du manque. En effet parler me divise en deux. D'un côté un signifiant qui va frayer avec d'autres signifiants: enchainement S1/S2. Mais dans le signifiant en tant que sujet je ne suis jamais que représenté dans une absence criante. D'où l'énoncé de Lacan à la fin de son séminaire sur *l'Identification*, dans une formule qui ramasse des années de recherche: « le signifiant (S1) représente un sujet ($) pour un autre signifiant (S2).»
S1---------->S2
$
Donc double hiatus: entre S1 et $; et entre S1 et S2.
Reprenons le tableau:

- le phi : le phallus symbolique.
- la flèche qui oriente le sujet vers l'objet @[10], signifie que l'être masculin ne désire qu'un être féminin représentant la cause de son désir

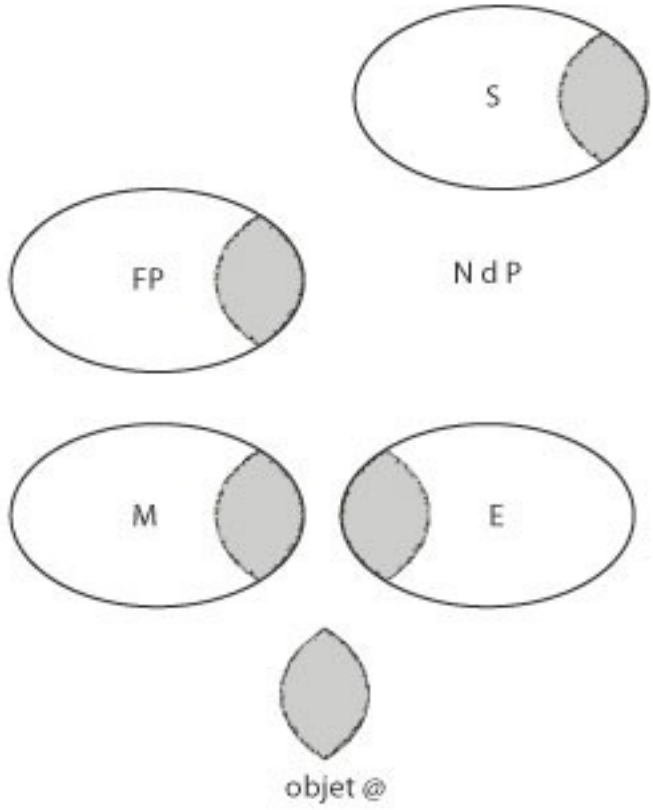
Passons à l'autre coté du tableau:

- @ L'objet en psychanalyse est un objet qui n'existe pas. Ce que nous montre la psychogénèse.

[10] Lacan l'écrit *a*. Mon amie Jeanne Lafont a proposé de le traduire par l'arobase (@), dans la mesure où ce n'est pas une lettre. L'@, signe ouvert, représente bien cet espace de vacuité qu'introduit dans le corps humain la castration.



Aliénation



Séparation

Dans cette approche je m'inspire de la logique que déploie Lacan dans le Séminaire XI sur *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*[11], à partir des cercles d'Euler, notamment dans le chapitre XVI, intitulé: « L'aliénation ». On peut voir dans ces petits schémas que la séparation apparaît d'abord à l'endroit de la mère. Mais elle opère sur la « jouissance de la vie »[12] qui passe de mère à enfant. Pour être effective, il faut que la mère se sépare d'elle-même, la mère d'un côté, la femme de l'autre. C'est

[11] Jacques Lacan, Le Séminaire Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Seuil, 1973.
[12] Jacques Lacan, *La troisième,* http://www.psychasoc.com/Textes/La-troisieme

en effet au nom du manque, donc du désir, qu'elle indique un ailleurs, autrement dit qu'elle fonde un homme comme objet de son désir, et à ce titre, lui donne une place de père. Le matricide, au sens symbolique, porte sur cette partie du maternel à la jouissance duquel mère comme enfant-mais aussi d'une certaine façon, le père - doivent renoncer.[13] C'est le meurtre de la Chose qui se manifeste dans la chute des objets @. Freud dans L'Esquisse (brouillon) de psychologie scientifique envoyée à Fliess[14], précise que cette déchirure du côté mère la sépare en *Das Ding* (La Chose) et *Nebenmensh* (le prochain). C'est donc sur cette partie, « La Chose », que porte pour le matricide.

Mais on a peu étudié la question sur le versant de l'enfant. Car l'enfant aussi a à opérer une forme de matricide, qui est l'indice d'une perte radicale. Cette perte qui marque les différents orifices du corps, nait d'un interdit, l'interdit de l'inceste, lequel porte d'abord sur le corps maternel et fait chuter du corps de l'enfant des objets constitués comme à jamais perdus. Freud précise même qu'ils n'ont jamais existé. « Il faut apprendre à se contenter d'ersatz, écrit-il, qui valent bien l'objet original, qui de toute façon n'a jamais existé. »

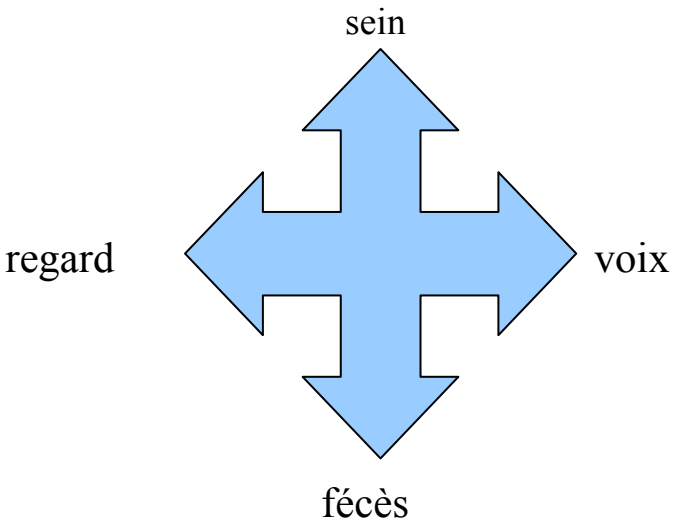
Cet objet @ Lacan le désignera d'abord comme « cause du désir », puis en dérivant à partir de Marx et du concept de plus-value comme « plus de jouir », ces objets réels parce que non-existants, marquent les orifices corporels, comme lieux de communication avec le monde et avec autrui. Il suivent la constitution de l'énergie pulsionnelle et sont au nombre de 4 +1.

Pulsion	**Autre**	**Objet @**
orale	demande à l'Autre	sein
anale	demande de l'Autre	fèces
scopique	Puissance dans l'Autre	regard

[13] Voir Michèle Gastambide te Jean-Pierre Lebrun, *Oreste, face cachée d'Oedipe: actualité du matricide*, érès, 2013.
[14] Sigmund Freud, *La naissance de la psychanalyse*, PUF, 1996.

invocante	Désir dans l'Autre	voix
phallique	Jouissance dans l'Autre	rien

On peut donc organiser les objets @ selon le schéma suivant:
Au centre: rien.



Les objets @ sont les marques de la perte dans le langage. Le $ vise l'objet de son désir (@), mais retenons que cet objet, c'est … rien. Autrement dit qu'aucun objet matériel au monde ne peut le combler, le satisfaire. D'où la supercherie tragique du capitalisme qui laisse croire que la satisfaction est de mise à travers la consommation d'objets du marché. On peut constater que loin de produire un apaisement des passions, au contraire la consommation effrénée d'objets les exacerbent. La question sexuelle, ce qui fonde la relation entre les humains, est ainsi subvertie comme consommation des corps. Le corps humain fait aujourd'hui partie des objets qui s'achètent et se vendent. On peut laisse entendre que le capitalisme s'érige en véritable assassinat du désir, avec toutes les conséquences que cela entraîne sur le plan social et subjectif.

Revenons au schéma: visant l'objet @, le désir rate La femme, au sens où il n'y a pas de signifiant de La femme, qui viendrait combler son désir. Si le mouvement s'arrête là les femmes sont réduites à l'état d'objet sexuel, autrement dit d'objet de consommation. « La femme n'existe pas » poursuit Lacan en barrant le « la ». Mais les femmes, si. Les femmes se dévoilent dans cet écart creusé entre le désir et l'objet. Ce faisant elles participent à l'ordre phallique (flèche vers le phi symbolique, comme marqueur de différence), mais en partie elles s'en séparent. Si l'on peut dire de façon rapide que le masculin est tout dans les mots, dont l'ordre se fonde sur une place d'exception, et pas dans les choses; le féminin, est pas tout dans les mots, mais aussi dans les choses. La femme qui n'existe pas en tant qu'unité, est aussi dans son désir tournée vers $(A barré), autrement dit le signifiant du manque dans l'Autre,ce que d'aucuns ont nommé Dieu. Imaginairement on pourrait énoncer tout ceci selon le principe de différentiation: il y a ceux qui l'on et celles qui ne l'ont pas; il y a celles qui le sont, et ceux qui ne le sont pas. Du coup la jouissance dite féminine échappe en grande partie aux représentations. Elle se situe hors l'espace phallique. Elles l'éprouvent cette jouissance, mais n'en savent rien, n'en peuvent rien dire. Sauf quelques aventuriers et aventurières qui se sont risqué à explorer ces zones d'ombre (le fameux « continent noir » de Freud) à en en ramener des bribes accrochés au langage. « Jaculations mystiques », précise Lacan, en prenant pour exemple la sculpture que fait le Bernin de Sainte Thérèse. « *Vous n'avez qu'à aller regarder à Rome la statue du Bernin pour comprendre tout de suite qu'elle jouit sainte Thérèse, ça ne fait pas de doute. Et de quoi jouit-elle? Ils est clair que le témoignage essentiel des mystiques, c'est justement de dire qu'ils l'éprouvent, mais qu'ils n'en savent rien* ».

C'est pourquoi une des formes les plus précieuse qu'ont inventé les civilisations pour instituer la sexualité s'est développée du côté de l'art et de la création. Instituer la sexualité c'est l'habiller, en couvrir pudiquement la crudité et la cruauté.
Deux exemples de ces habillages. Il y a en aurait des milliers. Les troubadours qui firent les riches heures de la poésie courtoise en Languedoc inventent une institution tout à fait remarquable. Ils élisent une dame de cœur avec laquelle ils s'interdisent tout commence sexuel. Et autour de cette béance laissée dans leur désir ils brodent sans doute ce qui

s'est fait de mieux en matière de poésie. Comme dans cet extrait de Raymond de Miraval qui écrit cela vers 1210, peu après la bataille de Muret:

Par un désir Dame je revis, qui n'est de tous désirs le plus grand, car je désire que le riche bien-être de votre cœur désirant m'accueille, que mon désir redouble dans les baisers et qui que je vous désire bien sans tromperie, ne me laissez pas par le désir tuer, car désirant doit l'homme d'amour jouir.

On pourrait rapprocher ces accents endiablés par le dieu Eros des jaculations mystiques d'Hadewich d'Anvers, Thérèse d'Avila et quelques autres mystiques et béguines qui tournent autour de Dieu, leur seul objet d'amour. Pensons aussi à des mystiques laïcs comme Rimbaud[15] ou Marguerite Duras. J'ai été récemment à Rome voir la sculpture du Bernin qui se trouve dans une église qui ne paie pas de mine: Santa Maria della Vittoria. Cette sculpture que Lacan met en couverture de son séminaire XX et qui représente l'extase de Thérèse frappée au cœur par un angelot qui n'est autre que la resucée du dieu Eros, résulte d'une institution: l'art comme seule façon de donner forme, de former, de formaliser, ce qui se présente sous les auspices, comme le dit Pascal Quignard, du sexe et de l'effroi.[16] Notons pour la petite histoire que Le Bernin prit comme modèle son amante. Inutile de dire que sexualité et spiritualité, captées ensemble dans un déploiement baroque, sont ici conjuguées à bonne enseigne. A propos de Thérèse d'Avila il faut savoir qu'elle est morte à l'âge de 16 ans. Et au moment où on allait l'enterrer elle s'est réveillée. C'est imprégnée de cette expérience des limites qu'elle se réfugie dans l'écriture. Elle écrira d'abord des textes de fondation du Carmel. Puis une fois les fondations posées, elle édifie son œuvre: un œuvre qui témoigne de l'expérience aux frontières de la jouissance féminine, là où il n'y a plus de mots pour dire la Chose. Autrement dit c'est bien l'écriture chez Thérèse qui permet l'institution de ce que d'aucuns nomment sexualité et d'autres expérience mystique. Mais écoutons plutôt la grande Sainte Thérèse parler de cette expérience singulière.

« *Je voyais entre les mains de l'ange un long dard qui était d'or et dont la*

[15] Un article de la soeur de Rimbaud, Isabelle, paru peu après la mort de celui-ci était intitulé « Arthur Rimbaud, mystique à l'état sauvage ».

[16] Pascal Quignard, *Le sexe et l'effroi*, Gallimard, 1994.

pointe de fer portait à son extrémité un peu de feu. Parfois il me semblait qu'il me passait ce dard au travers du cœur et l'enfonçait jusqu'aux entrailles. Quand il le retirait, on aurait dit que le fer les emportait avec lui, et je restais toute embrasée du plus grand amour de Dieu. La douleur était si intense qu'elle me faisait pousser ces faibles plaintes dont j'ai parlé. Mais en même temps la douceur causée par cette indicible douleur est si excessive qu'on n'aurait garde d'en appeler la fin, et l'âme ne peut se contenter de rien qui soit moins que Dieu même. Cette souffrance n'est pas corporelle, mais spirituelle; et pourtant le corps n'est pas sans y participer un peu, et même beaucoup. Mais dès qu'il se fait sentir, le Seigneur ravit l'âme et il met en extase. Ainsi elle n'a pas le temps d'endurer ni de souffrir; presque aussitôt elle entre dans la jouissance. (porque viene luego gozar y asi no hay lugar de tener) [17] (*Livre de vie*, VI, D, 2:4.)



Mais on pourrait aussi citer une mystique moderne comme Marguerite Duras. *« ça s'est écrit ailleurs. »* C'est l'expression qui vint à Marguerite Duras, lorsque Poivre d'Arvor, qui la recevait dans son émission *Ex-Libris*, s'étonna qu'elle ait pu écrire en une semaine son roman *La pluie d'été*[18] alors qu'elle sortait d'un long coma: mais d'Arvor, lança Duras, ça s'est écrit ailleurs! La relance permanente de l'écriture pour tenter, à corps perdu, de retenir dans les mailles du filet ce qui ne cesse d'échapper, s'institue comme tessiture, ossature, colonne vertébrale qui témoigne de cet impossible travail d'usinage devant lequel d'aucuns ne reculent pas.

[17] Thérèse d'Avila, Jean de la Croix, *Oeuvres*, La Pléiade-Gallimard, 2012.
[18] Marguerite Duras, L*a pluie d'été*, Folio/Gallimard, 1994.

On peut tirer du tableau des formules de la sexuation un certain nombre d'enseignements sur la façon de faire lien social, c'est à dire, d'une façon ou d'une autre de se coltiner le non-rapport sexuel.[19] C'est une thèse que soutient Jean-Pierre Lebrun, un des rares psychanalystes à se poser les questions du social et du travail social, éclairées par la psychanalyse. Cette approche permet de penser les formules de la sexuation selon les deux volets: masculin et féminin. Ces deux systèmes de construction du lien social sont à la fois différents et solidaires. Il s'agit d'en faire jouer la dialectique et non l'opposition stérile. D'un coté cela ouvre à penser le lien social comme constitué sous forme de groupe hiérarchique avec leader, à partir d'une place d'exception inscrite dans le discours social (le chef, le pape etc). D'abord est dégagée une idéologie de la transcendance, les Dieux, Dieu, Le Peuple... au nom desquels les places sont pré-déterminées. Le pharaon, le Roi, le chef, le leader etc sont les représentants de cette place d'exception où se loge celui qui échappe à la fonction phallique (-1). Ce modèle d'essence patriarcal a dominé l'Occident pendant des milliers d'années. Certes ce modèle a produit un ordre social, mais à quel prix. Au prix fort si l'on considérée que cet « ordre dur » comme le décrit Lacan, ne tient que sur le refoulement de l'expression de la sexualité et sur le mépris pour la parole féminine. Depuis quelques années un nouveau modèle est en train d'advenir, largement amorcé au moment de la Révolution de 1789. En décapitant Louis XVI, les révolutionnaires entament ce montage symbolique et ouvrent la voie à la démocratie. La place d'exception s'effondre, mais pas totalement, puisque l'article I des droits de l'homme et du citoyen énonce que « les hommes naissent libres et égaux en droit ». Beaucoup s'arrêtent à « les hommes sont égaux », ce qui dérive assez rapidement vers un: tous pareils et conduit à deux dérives: un « tous égo » ou des formes extrêmes de communautarisme. Or l'égalité n'est garantie que devant la loi, ce qui dégage quand même une forme de transcendance: tous égaux devant la loi, c'est ce qui fonde le respect de la différence de chacun. Les aléa de l'histoire nous ont conduit récemment à la prédominance de ce modèle sur l'axe féminin. Le patriarcat est en chute libre, avec lui un certain nombre de valeurs et de principes d'organisation. Contrairement à ce que souhaitent d'aucuns d'un retour à cet ordre pyramidal, je n'ai aucune nostalgie de l'ordre ancien. Il nous faut aujourd'hui composer avec les deux volets des formules de la sexuation et

[19] Voir Jean-Pierre Lebrun, *Un monde sans limite. Essai pour une clinique psychanalytique du social*, érès, 1997.

apprendre à intégrer ces deux modèles d'organisation sociale. Ce nouvel ordre du monde, articulant dialectiquement ces deux modèles reste largement à inventer. La transmission d'humanité, la fabrication de l'humain, comme le dit Pierre Legendre, ne peut faire l'économie d'un être manquant, castré, qui est le prix à payer pour s'inscrire parmi les êtres parlants. L'impossible qui frappe radicalement tout petit d'homme et que véhiculent les discours et les pratiques d'éducation reste et restera le fondement de l'humanisation. C'est une autre façon de poser le lien social comme marqué d'un non-rapport radical. Cet impossible est enchâssé dans l'interdit, dont l'interdit de l'inceste constitue le socle et les interdits sociaux les prolongements. Aujourd'hui se pose une question cruciale: au nom de quoi allons-nous imposer à nos enfants les limites, les contraintes, les interdits inhérents au vivre ensemble? Dieu est mort nous dit Nietzsche, l'Homme, cette grande figure de l'humanisme née au XVIII ème siècle avec les philosophes des Lumières est enterré, nous confie Michel Foucault dans les années 1960 et comme dit Woody Allen: moi-même je ne me sens pas très bien! Que reste-t-il lorsqu'il ne reste rien sur quoi s'appuyer? Il reste, il me semble, l'essence même de l'humain: à savoir que nous sommes des êtres parlants, des parlêtres, comme le dit Lacan, régis par les lois de la parole et du langage. Reste ce fondement du lien social: que chacun s'engage dans sa parole, parle en son nom propre, et comme le dit si bien l'expression populaire « de son propre chef ». Seul la parole et le langage permettent de fonder un humain à la fois soumis et libre. Un sujet.

Sans vouloir conclure je me coulerai dans les mouvements que l'actualité, comme on dit, charrie jusqu'à nous et que l'on pourrait interroger à la lumière de ce qui précède. Le mariage pour tous, dit aussi mariage homosexuel. Je dirais d'emblée, au risque de choquer, que l'homo en matière de sexuel, n'existe pas. Le sexuel est toujours hétéro, autrement dit dans la rencontre sexuelle j'ai toujours affaire à l'autre qui par essence n'est pas comme moi. L'autre c'est du non-moi. La question sexuelle ne se réduit pas à l'anatomie. Deux êtres humains anatomiquement du même sexe sont quand même frappés par la différence. Le sexuel est mise en jeu, mise en acte de la différence. Que le dit mariage pour tous entérine cet état de fait n'est pas une mauvaise chose en soi. L'égalité des citoyens est bien déterminée par la loi. Tous égaux devant la loi signifie : tous différents. La loi qui instaure le mariage pour tous, fonde et garantit la différence

irréductible des sujets face à la sexualité. La loi inscrit dans le texte qu'il n'y a pas de rapport sexuel.

Joseph ROUZEL, psychanalyste, formateur, responsable de l'Institut européen psychanalyse et travail social de Montpellier